



Christine Castelain Meunier *La place des hommes et les métamorphoses de la famille* Paris, PUF, 2002

Gérard Neyrand

DANS **DIALOGUE** 2002/4 n^o 158 , PAGES II À II
ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 0242-8962

ISBN 2749200164

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dialogue-2002-4-page-II?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Notes de lecture

Vincent Gourdon
Histoire des grands-parents
Paris, Perrin, 2001.
(Coll. « Pour l'Histoire »)

La thématique des « nouveaux grands-parents » qui a envahi le champ social semble parfois nourrir la mythologie d'un troisième âge heureux où les seniors, dynamiques et sportifs, savoureraient l'art d'être grands-parents au cœur d'une famille fragilisée dont ils incarneraient le pôle de stabilité et de continuité. Vincent Gourdon, chargé de recherches au CNRS et rédacteur en chef adjoint des *Annales de démographie historique*, contribue à une analyse critique des postulats qui sous-tendent les représentations d'une vieillesse idéalisée en posant les fondements d'une histoire de la grand-parenté. L'engouement actuel pour les « nouveaux grands-parents » s'appuie trop souvent sur un présupposé démographique discutable : l'absence de grands-parents dans la famille avant le xx^e siècle, voire avant

1945, en raison de la mortalité, et de leur surgissement récent dans le paysage familial, de l'extraordinaire élévation du niveau d'espérance de vie qu'ont connue depuis les pays occidentaux. En somme, avant l'époque contemporaine, une trop faible survie de la génération des aïeuls n'aurait pas permis de trouver aux grands-parents de véritable rôle social.

En fait, en étudiant la survie des grands-parents d'enfants nés à la fin du xviii^e siècle, Vincent Gourdon montre qu'à cette époque un enfant a encore la moitié de ses grands-parents. Même si la proportion de personnes âgées et la durée de coexistence des trois générations sont bien moindres qu'à l'heure actuelle, non seulement les grands-parents sont présents, mais cette présence se traduit par des relations concrètes entre aïeuls et petits-enfants, qui passent par diverses modalités d'expression de la solidarité intergénérationnelles. L'analyse d'autobiographies ou de procès-verbaux d'actes de tutelle

indique que les grands-parents sont très actifs en cas de crise familiale ; dans le nord comme dans le sud de la France, des relations presque quotidiennes peuvent se tisser entre la plupart des petits-enfants et leurs grands-parents.

Le deuxième point a trait au modèle des grands-parents gâteau. Cette figure apparaît à la fin du XVIII^e, et le modèle en est largement reconnu dans la littérature et les traités de savoir-vivre de la fin du XIX^e. Comment ce modèle est-il né ? Vincent Gourdon se pose la question du faisceau et de la complexité des motivations qui ont permis à cette figure familiale de s'affirmer. Le premier avènement de l'idéal des grands-parents gâteau a été porté par des enjeux idéologiques et sociaux majeurs : une laïcisation des sensibilités, qui conduit à un déclin de la version « augustiniennne » de la vieillesse ; une réflexion critique sur la paternité, dont l'objectif est aussi de remettre en question les fondements idéologiques de la monarchie absolue à travers la figure d'un père éducateur, bienveillant affectueux. La thématique des bons grands-parents aimés, respectés par leurs descendants, mais sans soumission de leur part, en est le prolongement. Ce que le XVIII^e fait apparaître, le XIX^e va le systématiser. Les grands-parents gâteau deviendront par exemple un thème littéraire dominant dans le théâtre d'inspiration libérale. Cette figure accompagne l'évolution globale de la famille, qui, avec la progression d'une conception individualiste et contractualiste du lien familial, s'ancre désormais essentiellement dans sa dimension affective et non dans sa dimension hiérarchique. Le modèle d'une famille centrée sur l'autorité incontestée du chef de famille est entré en crise. Mais les grands-parents sont aussi une des figures de légitimation des projets de la bourgeoisie et de sa conception spécifique de la famille dans la lutte symbolique qui l'oppose à l'aristocratie et aux classes populaires. Dans la conception bourgeoise, la famille doit être le creuset d'un compromis entre le sens de la continuité familiale collective et le res-

pect des aspirations individuelles de chacune des générations.

La thèse de Vincent Gourdon, abondamment documentée, reste prudente en matière de prospective et se garde de prolongements indus du thème de l'« invention de la grand-parentalité », selon l'expression récente de C. Attias-Donfut et M. Segalen. Pour l'auteur, il serait en effet judicieux de distinguer la « grand-parentalité » de la grand-parenté. Mais l'intérêt de sa thèse ne se limite pas à mettre fin au désintérêt historique pour les grands-parents (l'histoire de la famille s'est longtemps pour l'essentiel centrée sur les relations entre époux et entre enfants et parents ; l'histoire de la vieillesse s'est surtout intéressée aux vieux comme classe d'âge et non en tant qu'ils s'inscrivaient dans les relations familiales). En retraçant la généalogie souvent méconnue ou niée des représentations familiales contemporaines, elle contribue à affiner, voire à renouveler notre regard sur ces dernières.

Benoît Schneider

Christine Castelain Meunier
***La place des hommes et
 les métamorphoses de la famille***
 Paris, PUF, 2002

« Une paternité fondée sur la culture du sujet est valorisée actuellement, qui fait appel à la conscience paternelle de l'homme, sans toutefois que celle-ci soit sous-tendue, sollicitée et encouragée par des mesures adéquates. Pourtant, ces transformations majeures renvoient à des réaménagements symboliques, sociaux, culturels, fondamentaux, touchant au plus profond de l'être et de l'organisation de la société » (p. 142). Ces interrogations suscitées par la nouvelle place faite au père se révèlent exemplaires de l'entreprise de Christine Castelain Meunier : explorer les changements contemporains touchant à la place des hommes dans une société en mutation. Dans cette approche, la notion de *place*, à occuper et à tenir d'une façon personnelle par

chaque homme au regard de son histoire mais aussi de ses représentations, permet, à la différence de la notion de rôle, de pointer l'importance de ces évolutions, véritable *métamorphose* qui touche la famille, et, au-delà, l'ordre privé et l'ordre social. Prendre ses distances théoriques à l'égard d'une analyse qui privilégie le rôle, notion socialement définie qui passe sous silence la marge de manœuvre laissée à l'autonomie des acteurs, c'est laisser apparaître ce qui se dessine comme horizon positif de ces mutations, c'est-à-dire la *démocratie de l'intimité*.

L'ouvrage nous rappelle la complexité des changements en cours et la diversité des aspects de l'identité masculine et de l'identité paternelle qui s'y trouvent remis en question, parallèlement aux bouleversements qu'a pu connaître la condition féminine. Il n'est pas sans intérêt que ce soit une femme qui a inauguré ses recherches dans les années 80 par l'étude du mouvement des femmes qui se penche avec une telle constance depuis bientôt vingt ans sur le masculin et sur la paternité. Ses recherches s'inscrivent dans une interrogation sur l'inscription sociale de la différence des sexes qui transcende les genres et vient réinterroger la position de celui qui était autrefois détenteur d'un monopole sexué du savoir : l'homme. Le genre du locuteur n'est pas complètement étranger à la forme des propos. Si les femmes sont bien représentées dans ce questionnement, de Geneviève Delaisi de Parseval, Françoise Hurstel ou Yvonne Knibiehler à Chantal Zaouche-Gaudron, c'est d'abord, chez l'homme, le père qui est interrogé par ces femmes – sans doute parce que la fragilisation sociale de la position paternelle entraîne des angoisses pour les deux sexes. Le soupçon qu'a pu parfois rencontrer l'auteur de « trahir » la cause féminine en analysant les conditions du désarroi masculin et paternel semble ici mal fondé, tant elle nous permet de comprendre, d'une part à quel point les positions de l'homme et de la femme sont interdépendantes, d'autre part l'importance des interactions entre masculin

et paternité, et entre féminité et maternité. Si « la question des changements de comportements paternels va de pair avec celle des modes d'affirmation de la virilité » (p. 29), c'est bien parce que les différentes dimensions de l'être sexué ne peuvent être dissociées, mais cela vient témoigner aussi de l'ampleur de l'évolution et des désarroi qu'elle engendre.

Pour mener à bien cette entreprise, Christine Castelain Meunier fait état de recherches multiples : recherches sur des groupes d'hommes s'interrogeant sur la condition masculine, recherches sur des groupes de parole mixtes, sur de jeunes pères des classes moyennes et des classes populaires, sur des mères dans différentes situations, sur des parents des couches moyennes qui s'interrogent sur l'opportunité du troisième enfant, recherches sur des associations de pères. Elle s'intéresse aussi à l'importance des liens téléphoniques pour des pères séparés, et enfin aux lecteurs et rédacteurs en chef de nouvelles revues destinées au public masculin (*FHM, Men's Health, Men*). Autant d'occasions d'interroger les processus de subjectivation masculine, les nouvelles formes d'expression de la virilité, et ce qui se constitue en véritable épreuve moderne : le passage du conjugal au parental et la parentalisation. Aujourd'hui, l'entrée dans une « polyculture de la parentalité » qui vient remplacer les anciennes certitudes monolithiques ne se fait pas sans heurts. Elle sollicite hommes et femmes de façon inédite en faisant violence aux repères établis, comme l'idée d'une paternité essentiellement « symbolique » ou celle d'un monopole maternel dans la relation affective à l'enfant. Ce que l'auteur pointe, c'est le paradoxe majeur de nos sociétés démocratiques : comment soutenir une identité démultipliée par la promotion de l'individualité, assurer l'expression de soi à travers son univers relationnel et le rapport à l'enfant, tendre vers l'égalité des places et l'optimisation des jouissances, alors que les structures sociales et les mentalités restent engoncées dans des traditions qui s'effritent, une domination masculine qui s'es-

souffle et un pouvoir maternel qui offre d'autant plus facilement aux femmes un espace de compensation que leur position sociale est plus insatisfaisante ?

De ce parcours bousculé de la post-modernité, nul ne sort indemne. S'est défait le lien qui arrimait la filiation et l'alliance, scellant l'enfant à l'évidence du lien conjugal entre ses parents. Désormais, les individus ne sont souvent reliés que par leurs fragiles liens affectifs. Ils sont perçus comme autonomes et différenciés. Mais l'enfant, devenu désormais sujet, est en même temps promu au rang de support de l'affirmation identitaire de ses parents. La mère est toujours considérée comme le territoire premier de l'attachement, mais enjointe à l'épanouissement professionnel. Le père a perdu les attributs de son autorité sociale antérieure et voit ce que l'on désigne encore comme sa « fonction symbolique » concurrencée par une *paternité relationnelle* qui peine à se faire reconnaître. Et c'est de la légitimation sociale de cette paternité relationnelle que dépend sans doute la réassurance future de la paternité. Ce qui requiert plusieurs évolutions parallèles dans les rapports entre les sexes et ce qui les englobe, l'organisation sociale. Il faut notamment qu'hommes et femmes investissent une position parentale reconnaissant à soi-même et à l'autre toute son importance. Ce qui suppose une position nouvelle des pères dans leur rapport à l'enfant, déjà tenue par certains, mais demande aussi que les mères autorisent l'accès de ceux-ci à l'enfant. Or, les conditions toujours faites aux femmes, notamment dans les milieux les moins aisés, ne favorisent pas une telle maturation. « On est en droit de se demander si le maintien des inégalités entre l'homme et la femme ne constitue pas un obstacle et un frein significatif à l'exercice de la paternité, les femmes concédant d'autant moins l'accès du père à l'enfant qu'elles éprouvent des rancœurs à l'égard de l'homme, qui, par ailleurs, peut toujours être défini, par rapport à la femme, en situation de domination et doté de privilèges » (p. 84).

De fait s'est ouvert le champ des possibles et l'on rencontre chez les hommes encore plus que chez les femmes une très grande diversification des situations, à laquelle répond un flottement certain de la définition de la paternité, si ce n'est de la masculinité. L'analyse de la nouvelle presse masculine donne un aperçu de ce flottement. Au-delà la reproduction d'anciens modèles machistes de la virilité s'y exprime une parole plus intimiste, où perçoit une malaise, voire parfois une détresse masculine face aux nouvelles normes à assumer. « Les assignations socio-culturelles de la différence deviennent inadaptées à la dynamique engendrée par la société contemporaine, même si les inégalités et la domination perdurent. L'affirmation de soi, la valorisation de la communication, la société de l'image, le souci du corps et de l'apparence, mais aussi la recherche de bien-être bousculent les anciens clichés et les modèles d'identification antérieurs » (p. 76).

Les hommes se trouvent interpellés au même titre que leurs compagnes par des évolutions sociales auxquelles ils contribuent sans pour autant maîtriser le sens. L'une des étapes majeures de leur cheminement est le passage au parental, qui, plus que le passage au conjugal, sollicite les niveaux les plus archaïques. Mais « il n'existe pas véritablement de transmission culturelle ni de procédure langagière à l'échelle de la société, concernant ce passage » (p. 144). L'auteur en appelle au combat pour l'avènement de la démocratie de l'intimité, et, dans ce combat, estime que l'on doit commencer par un meilleur accompagnement de ce passage du conjugal au parental, si l'on veut bien prendre au sérieux le message que nous envoie l'accroissement des séparations précoces. « La société ne propose alors guère de référence et de rituel d'accompagnement, et c'est d'autant plus préjudiciable que cela conduit souvent à des incompréhensions, des dérapages conjugaux ainsi que des désaccords assurant décidément mal de l'avenir de

la parentalité en train de se jouer entre cet homme, cette femme et ce bébé » (p. 154). Il s'agit, ajoute-t-elle, de réfléchir aux moyens dont on peut disposer pour soulager la place de la mère et désenclaver la place du père, si l'on veut une société plus juste et qui permette aux hommes comme aux femmes de retrouver une place satisfaisant aux nouveaux critères de l'harmonie sociale.

Gérard Neyrand

Jean-Claude Kaufmann

Premier matin

Comment naît une histoire d'amour
Paris, Armand Colin, 2002

Comment naît un couple ? Et, quand le chercheur interroge quelqu'un pour en savoir plus sur les premiers instants de sa vie conjugale, comment fait-il pour que ce quelqu'un ne lui livre pas une reconstruction idéalisée, mais une description exacte ? Comme il l'avait fait dans la *Trame conjugale* en suivant à la trace les vêtements des couples débutants du panier de linge à la sortie de la machine jusqu'au repassage et rangement dans l'armoire, Jean-Claude Kaufmann a cherché une astuce. À propos de quel moment, quel endroit, quel événement, le risque n'est-il pas trop grand que la personne livre des reconstructions flamboyantes et se contentera-t-il de décrire « la vie ordinaire », la vérité concrète des gestes et des pensées ? Quel serait le bon instant, le bon objet révélateur, ou le bon entre-deux ? Cette fois-ci, ce que ce chercheur des interstices a trouvé – après avoir songé au lit –, c'est le premier matin. Contrepoint prosaïque de la première nuit ? Petit non-événement après un événement ? C'est le premier matin que tout se décide. Et pourtant, cette décision passe par le flottement, l'indétermination de la situation – ce que l'auteur appelle « la surprenante découverte de l'étrangeté intime ». Ce flottement, qui peut créer le malaise, « signifie surtout que la scène est ouverte, que demain n'est pas écrit ».

Le livre met en scène, comme une pièce de théâtre, une unité de temps et de lieu ponctuée de scènes typiques : l'éveil, le cocon-lit, la sortie du lit, la toilette, le petit déjeuner. L'action – ou le glissement ? – se déroule « en quelques heures, dans deux ou trois pièces seulement ». Une fois les scènes campées vient la deuxième partie : l'agencement des horreurs et bonheurs du premier matin. Il y a les matins chagrins, les matins enchantés, les matins anodins. Et, finalement, si le couple se joue au premier matin, c'est peut-être qu'en la matière, « il n'est de décisions que négatives. Le couple [...] se forme parce qu'il ne rompt pas. »

« *Premier matin* est un livre visuel (ou cinématographique), caractère qui ne tient pas à ma volonté ni à l'écriture, mais aux tableaux et aux scripts extraordinairement précis tels qu'ils m'ont été décrits », écrit Jean-Claude Kaufmann. Il est aussi fort agréable à lire : pas de jargon, des descriptions fines, fouillées et parlantes, de beaux adjectifs inattendus, de la limpidité... Ce livre est évidemment à conseiller à tous les spécialistes du couple, thérapeutes de couple et conseillers conjugaux notamment. Mais il s'adresse aussi à un public plus large, celui des lecteurs curieux. Avec, pour terminer, une mise en garde malicieuse : non, ce n'est pas un manuel pour apprendre à gérer ce moment décisif, du genre « le premier matin sans larmes » ! Somme toute, au saut du lit, l'auteur nous déconseille « de vivre un premier matin avec *Premier matin* à la main »... (D.P.)

Alberto Eigner

La famille de l'adolescent :
le retour des ancêtres

Paris, InPress, 2001

On sait que l'adolescent, soumis à de profonds conflits internes, désorienté, interroge ou dérange ses proches. On a rarement souligné que la famille de l'adolescent – aux prises elle aussi avec des doutes, des questionnements, des désillusions – vit autant de

bouleversements que le jeune lui-même. Pour faire évoluer les situations difficiles, cet ouvrage invite – au-delà du vécu propre de l'adolescent – à mener une réflexion sur le fonctionnement du groupe familial dans son ensemble.

Pourquoi, dans les moments de crise, l'adolescent et ses proches vivent-ils un tel climat de « dessaisissement des identités » ? Alberto Eiguer avance l'idée originale d'un héritage familial faisant irruption lors de ces périodes : des zones d'ombre de l'histoire familiale, des traumatismes cachés, des sentiments de dette à l'égard des ancêtres... L'adolescence est le moment privilégié où ces avatars de l'histoire transgénérationnelle se révèlent, ceci d'autant plus que l'adolescent cherche ardemment à trouver sa place dans la lignée familiale.

À partir de ces prémisses, ce livre traite de la théorie de base des liens familiaux (dont le lien fraternel), de la clinique (notamment avec les familles de toxicomanes, psychotiques, suicidaires, anorexiques-boulimiques) et de la pratique des thérapies. En croisant apports théoriques et exemples cliniques, il permet de mieux comprendre les bouleversements profonds que connaît la famille d'un adolescent.

Jean-Luc Viaux
L'enfant et le couple en crise
Du conflit psychologique
au contentieux juridique
Paris, Dunod, 2002,
Collection Enfances

Psychologues et professionnels de l'enfance sont chaque jour confrontés aux troubles qu'induisent chez les enfants le conflit et la séparation de leurs parents, et dans lesquels le psychologique, le social et le juridique se nouent étroitement. Essai de clarification sur les liens entre conflit familial et contentieux judiciaire, cet ouvrage est une réflexion sur la complexité des enjeux psychologiques de la séparation parentale tels qu'ils s'expriment à travers le recours au juridique. Quel sens attribuer par exemple à une demande de reconnaissance de paternité, d'attri-

bution d'un droit de visite, de changement de résidence, ou à la proclamation que l'autre est un mauvais parent ? L'auteur s'interroge sur le devenir de la fonction parentale sous sa forme juridique d'« exercice commun de l'autorité parentale », et dessine une nouvelle image de la parentalité. Il analyse la place que tient l'enfant dans l'économie du conflit entre adultes, décrypte le sens de sa parole dans un tel contexte, et renouvelle la clinique classique du couple et du lien parents-enfants.

Riche de nombreux cas concrets, cet ouvrage novateur fournit les bases d'une pratique de la psychologie légale mise au service du judiciaire et des professions sociales. L'auteur est expert agréé par la Cour de cassation et maître de conférence en psychopathologie à l'université de Rouen. Il est l'auteur de nombreux articles sur l'enfant victime et sur l'expertise psychologique.

Yvonne Bruel,
 Marie-Hélène Flye Sainte-Marie
Le code secret du couple
Passer du « On » au « Nous », du
« ou » au « et », du « tu », au « je »
Paris, L'Harmattan, 2002

« L'autre n'est pas moi. Il n'est même pas l'image que je me fais de lui. » Voilà qui est facile à admettre intellectuellement, et pourtant si difficile à vivre concrètement, le pire et le meilleur se côtoyant en toute inconscience dans la relation.

Après plus de vingt ans de travail clinique, d'intervention dans des groupes et de participation à des équipes de recherche, Yvonne Bruel et Marie-Hélène Flye Sainte-Marie, thérapeutes de couple l'une à Montpellier, l'autre à Toulouse, abordent en termes simples des questions complexes. Quelques situations retenues par ces deux thérapeutes nous font cheminer dans la compréhension de ce qui se joue dans la relation de couple et dans l'espace de travail psychanalytique qui engage chacun, conjoints et thérapeute, à faire se rencontrer sa parole et sa vérité de sujet.

Benoit Bastard

Les démarieurs

Enquête sur les nouvelles pratiques du divorce

Paris, La Découverte, 2002

Les visions traditionnelles du couple, de la séparation et des rôles parentaux ont volé en éclats en quelques décennies. Le législateur en a pris acte en réformant le droit de la famille : en matière de divorce, la gestion pacifique de la rupture et la recherche de décisions concertées pour la prise en charge des enfants sont privilégiées. Dans ce processus et cette recherche du « divorce idéal », les professionnels – magistrats, avocats, médiateurs – jouent un rôle central. Mais sont-ils concurrents ou complémentaires ? Peut-on parler d'un « marché » du divorce ?

S'appuyant sur un long travail d'enquête, l'auteur donne la parole aux couples en rupture, aux magistrats, promoteurs d'un « nouveau divorce » difficile à imposer, aux avocats, pris entre la défense des intérêts de leur client et la recherche du consensus, et aux médiateurs, hérauts d'un divorce privatisé et accompagné. Il présente également l'action récente des lieux d'accueil, centrée sur le maintien des relations enfants-parents.

Comment satisfaire la volonté privée des conjoints tout en garantissant la continuité des liens après la rupture ? Comment soutenir les parents dans leur rôle, sans tomber dans les travers de l'ingérence et du contrôle social ? Tels sont les dilemmes qui se posent aux professionnels du démarriage.

Dressant un panorama complet du traitement du divorce aujourd'hui, cet ouvrage sera utile aussi bien aux professionnels qu'à ceux qui s'intéressent à la question familiale.

Magdolna Mérai

Grands-parents charmeurs d'enfants

Etude des mécanismes transgénérationnels de la maltraitance

Paris, L'Harmattan, 2002

Quel a pu être le rôle des grands-parents quand leurs petits-enfants ont été retirés à leurs parents par les autorités judiciaires ? Ce rôle se révèle-t-il plutôt positif ou plutôt négatif ? Quelle a été la nature des relations de ces grands-parents avec leurs propres enfants ? Ont-elles été pathogènes et le sont-elles encore ? Grands-pères et grands-mères n'essaient-ils pas parfois de s'approprier leurs petits-enfants en se substituant à leur fils ou fille et en lui déniaient toute capacité paternelle ou maternelle ? Ce qui pourrait être une manière de prendre une revanche par rapport à une enfance malheureuse ou à un sentiment d'échec dans l'éducation de leur fils ou fille.

Le livre de M. Merai, psychologue spécialiste de l'enfance et de l'adolescence, analyse de nombreuses expériences de terrain qui ouvrent la voie à des recherches sur les transmissions familiales. L'étude des témoignages des grands-parents permet au lecteur de comprendre comment la répétition des traumatismes peut évoluer au fil des générations et de l'histoire sociale et politique qu'elles traversent.